

# *La spirale sans fin*

*La spirale sans fin dans le vide s'enfonce ;*

*Tout autour, n'attendant qu'une fausse réponse*

*Pour vous pomper le sang,*

*Sur leurs grands piédestaux semés d'hiéroglyphes,*

*Des sphinx aux seins pointus, aux doigts armés de griffes,*

*Roulent leur oeil luisant.*

*En passant devant eux, à chaque pas l'on cogne*

*Des os demi-rongés, des restes de charogne,*

*Des crânes sonnant creux.*

*On voit de chaque trou sortir des jambes raides ;*

*Des apparitions monstrueusement laides*

*Fendent l'air ténébreux.*

*C'est ici que l'énigme est encor sans Oedipe,*

*Et qu'on attend toujours le rayon qui dissipe*

*L'antique obscurité.*

*C'est ici que la mort propose son problème,*

*Et que le voyageur, devant sa face blême,*

*Reculé épouvanté.*

*Ah ! Que de nobles coeurs et que d'âmes choisies,*

*Vainement, à travers toutes les poésies,*

*Toutes les passions,*

*Ont poursuivi le mot de la page fatale,*

*Dont les os gisent là sans pierre sépulcrale*

*Et sans inscriptions !*

*Combien, dons juans obscurs, ont leurs listes remplies*

*Et qui cherchent encor ! Que de lèvres pâlies*

*Sous les plus doux baisers,*

*Et qui n'ont jamais pu se joindre à leur chimère !*

*Que de désirs au ciel sont remontés de terre*

*Toujours inapaisés !*

*Il est des écoliers qui voudraient tout connaître,*

*Et qui ne trouvent pas pour valet et pour maître*

*De Méphistophélès.*

*Dans les greniers, il est des Faust sans Marguerite,*

*Dont l'enfer ne veut pas et que Dieu déshérite ;*

*Tous ceux-là, plaignez-les !*

*Car ils souffrent un mal, hélas ! Inguérissable ;*

*Ils mêlent une larme à chaque grain de sable*

*Que le temps laisse choir.*

*Leur coeur, comme une orfraie au fond d'une ruine,*

*Râle piteusement dans leur maigre poitrine*

*L'hymne du désespoir.*

Leur vie est comme un bois à la fin de l'automne,  
Chaque souffle qui passe arrache à leur couronne  
Quelque reste de vert,  
Et leurs rêves en pleurs s'en vont fendant les nues,  
Silencieux, pareils à des files de grues  
Quand approche l'hiver.

Leurs tourments ne sont point redits par le poète  
Martyrs de la pensée, ils n'ont pas sur leur tête  
L'auréole qui luit ;  
Par les chemins du monde ils marchent sans cortège,  
Et sur le sol glacé tombent comme la neige  
Qui descend dans la nuit.

*Théophile Gautier (1811-1872)*